

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

4 novembre 1916.

Rien de nouveau encore concernant la question des chômeurs en ce qui regarde Bruxelles.

Par contre, j'ai pu me procurer de source sûre quelques détails précis sur la façon dont les Allemands opèrent en province.

A Quiévrain, les Allemands commencèrent, tout comme à Bruxelles, par réclamer les listes de chômeurs ; le collègue s'adressa au comité de secours et celui-ci, tout comme à Bruxelles encore, refusa de les fournir. Les Allemands obligèrent alors cette commune à faire savoir aux chômeurs qu'ils avaient, sous les peines les plus sévères, à se faire inscrire chez le secrétaire communal. Presque personne ne répondit à cette invitation, nos malheureux ouvriers ne sachant que trop bien sur les ordres de qui elle leur était adressée.

Rejetés de ce côté, les Allemands se décidèrent à agir directement ; ils firent placarder, le 23 octobre, des affiches jaunes

signées du gouverneur général von Bissing ; elles ordonnaient à tous les « *citoyens mâles* » âgés de plus de 17 ans, de se trouver à l'école communale de Quiévrain à 9 h du matin, le 26 octobre, pour les communes de Quiévrain, Baisieux, Elouges, Thulin, Heusies et Montreul-sur-Haine et le lendemain à la même heure pour les communes de Marchipont, Angre, Angreau, Roisin, Aulreppe, Audregnies.

Le 24, des Allemands arrivèrent qui prirent certaines dispositions en vue de l'aménagement des locaux de l'école. de Quiévrain. Le 25, ils furent suivis de troupes de renfort comprenant notamment une trentaine de soldats cyclistes. Interdiction fut faite d'ouvrir les cafés pendant les journées des 26 et 27.

Et le 26 au matin, le triste défilé commença. Tous les hommes des six premières communes susmentionnées arrivèrent. Beaucoup d'entre eux étaient accompagnés de leur femme, de leur mère, de leur fiancée. Des automobiles, dans lesquelles avaient pris place des officiers, parcouraient les routes, où patrouillaient en outre des soldats en armes. Des fonctionnaires civils allemands étaient arrivés aussi de grand matin.

Un premier classement par commune eut lieu dans la cour de l'école. On libéra d'abord tous les hommes âgés de plus de 50 ans, puis l'on procéda à une deuxième sélection et l'on

écarta cette fois les membres des administrations communales, les instituteurs, les membres du comité de secours et de ravitaillement, les médecins, les pharmaciens, les membres du clergé. Ces derniers furent libérés avant tous les autres ; en s'en allant, le curé De Quiévrain demanda à un officier « *ce que signifiait tout cela* ». Et l'officier lui répondit qu'il s'agissait « *d'une simple mesure de contrôle* ».

Au dehors, la rue était barrée par des cordons de troupes. Il y avait là d'innombrables femmes et enfants, muets de terreur et dévorés d'inquiétude en constatant que la plus grande partie des hommes étaient retenus. Au bout d'une heure, un premier groupe parut ; il était encadré de soldats, baïonnette au canon. Il y eut une poussée dans la foule ; des sanglots, des cris, des malédictions retentirent. Les malheureuses femmes suppliaient qu'il leur fût à tout le moins permis d'embrasser une dernière fois ceux qui s'en allaient, de leur remettre quelque argent, quelques vêtements ou quelque nourriture. On les repoussa, on les menaça, on les brutalisa et ce premier groupe arriva ainsi à la gare, où il fut embarqué dans un train en partance ; un autre groupe suivit, puis un troisième, puis un quatrième.

Vers 7 heures du soir, un millier d'hommes avaient été embarqués et le train partait dans la

direction de Mons et de là, vers où ? Nul ne le sait.

Le lendemain, des scènes identiques se produisirent pour la deuxième catégorie de villages ; cette fois, on enleva environ 500 hommes.

Un interrogatoire sommaire précédait chaque arrestation ; on demandait au malheureux quel métier il exerçait, s'il avait de l'ouvrage, quelles étaient ses ressources. Beaucoup, interloqués, répondaient de travers, mais qu'importait, puisque les Allemands enlevaient aussi bien ceux qui n'avaient pas cessé de travailler depuis la guerre, que ceux qui se trouvaient privés de besogne ? Le chômage n'a d'ailleurs été inventé comme prétexte que pour permettre aux journaux d'outre-Rhin et à la presse censurée d'ici, d'essayer de justifier le crime inouï commis en ce moment. En fait, on n'en tient pas le moindre compte.

La preuve ?

Les Allemands ont enlevé notamment :

Les 3 fils (23, 26 et 27 ans) d'Emile De Wulf, qui exploitaient avec leur père, à Heusies, une ferme de 75 hectares ; Louis Dumez, cultivateur à Quiévrain, 35 ans, veuf, père d'une fillette ; le fils (20 ans) de Charles Adolphe, boulanger et voiturier à Quiévrain ; Nestor Couteau, 40 ans, depuis longtemps

ouvrier à la ferme du Saulçoir à Quiévrain et qui n'a jamais chômé un seul jour; le fils d'Emile Clerson, de Quiévrain, âgé de 20 ans, élève à l'école industrielle ; un nommé Penez, 40 ans, de Quiévrain, père de 9 enfants ; un certain Emile Delfanne, 48 ans, de Quiévrain, père également d'une nombreuse famille et pas plus chômeur que le précédent ; le fils du docteur Paul, de Heusies, étudiant, âgé d'une vingtaine d'années ; le fils d'Arthur Mathieu, âgé de 19 ans, travaillant avec son père, propriétaire d'une manufacture de tabacs à Quiévrain ; le fils de Justin Bertin, 20 ans, qui travaillait avec son père, fermier à Heusies ; Florimond Bruyère, de Quiévrain, 22 ans, seul soutien de sa mère infirme ; François Doneu, 30 ans, de Quiévrain, employé, père de 2 enfants ; les deux fils, 20 et 22 ans, d'Henri Givair, de Quiévrain ; Victor Dufour, 40 ans, employé de bureau à Quiévrain, père de 4 enfants ...

A quoi bon poursuivre ? Je pourrais citer des centaines de noms, accumuler les cas, plus navrants tous les uns que les autres ; je pourrais raconter ce qui s'est passé les jours suivants dans le Borinage, à Dour, à Saint-Ghislain, à Quaregnon, à Blangies, mais encore une fois à quoi bon ? La répétition, même des pires monstruosité, n'aboutit-elle pas forcément, et malgré tout, à engendrer la lassitude ?

Jusqu'à présent, notre population assiste à ces crimes sans nom avec le calme né de la stupeur et de l'impuissance à se défendre. Ne croyez pas qu'elle désespère ; non, et par cela elle est vraiment admirable. Elle se raidit dans sa douleur et continue de vouloir vivre malgré tout en se disant : « *Si les Allemands ne sentaient pas qu'ils vont se trouver contraints, à bref délai, de quitter la Belgique, ils n'enlèveraient pas la partie de la population en âge de grossir les rangs de l'armée belge dès que le territoire sera libéré.* »

Fasse Dieu que cet espoir trouve bientôt sa réalisation !

Mais en attendant, est-ce que vraiment il n'existe plus, dans l'univers, une voix de neutre assez puissante pour mettre fin à ces abominations ?

(pages 78-82)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>